CD, critique. RAMEAU : NAÏS (1749). György Vashegyi / Orfeo orchestra. Dollié, Martin… 2 cd Glossa, MUPA, Budapest, mars 2017).

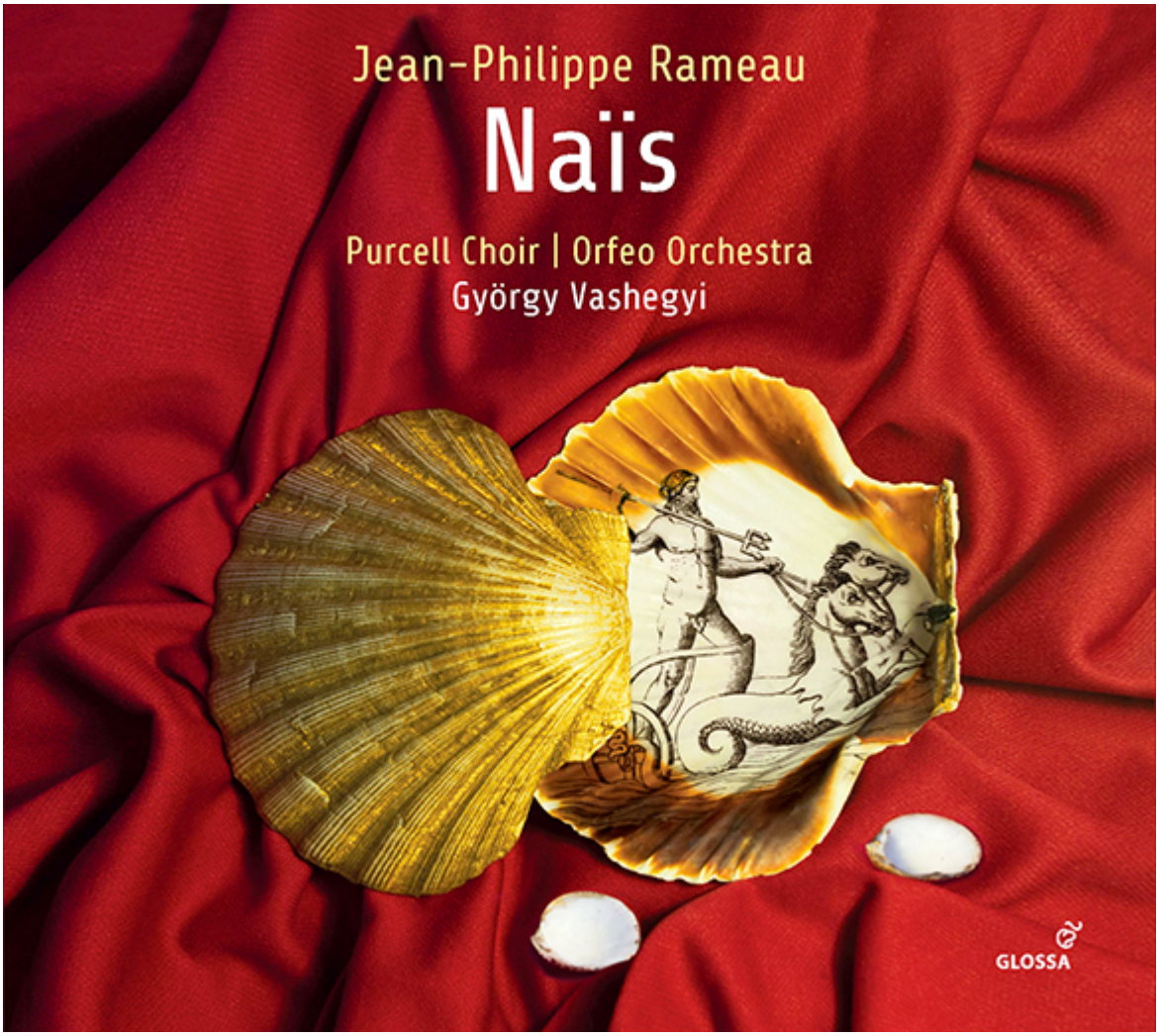


CD, critique. RAMEAU : NAÏS (1749). György Vashegyi / Orfeo orchestra. Dollié, Martin… 2 cd Glossa, MUPA, Budapest, mars 2017). Dans ce nouvel album de musique baroque française plein XVIIIè, – Naïs appartient à la colonie d'oeuvres raméliennes propres aux années 1740 (1749 précisément s'agissant de la partition créée à Paris), où le Dijonais au sommet de ses possibilités et de son imagination, favorisé par la Cour de Louis XV dont il est compositeur officiel, sait renouveler un genre naturellement enclin à s'asphyxier, l'opéra de cour, versaillais. Dans le geste majestueux, souple, dramatique de Gyögy Vashegy, se dévoile le pur tempérament atmosphérique, spatial d'un Rameau tout à fait inclassable à son époque : il porte le genre lyrique à son meilleur, égalant ce que fit Lully au siècle précédent pour Louis XIV. Outre nos réserves concernant les chanteurs (les deux protagonistes de cette fable amoureuse : Naïs et Neptune, lire ci après), il s'agit d'une réussite totale pour le chef hongrois, à classer dans la suite de son précédent cd dédié aux **Grands Motets**.

D'emblée, ce qui frappe c'est le sens des couleurs et des respirations, une capacité à rétablir ce Rameau architecte et peintre, d'une modernité inouïe : grand faiseur de magie sonore, passionné par le Baroque Français XVIIIè, le chef

György Vashegy se montre digne d’un Gardiner dont il fut l’assistant, apprenant cette langue précise, somptueusement majestueuse et pourtant expressive et humaine, comme ce goût des timbres. La cohérence et l’assise de sa direction affirment une indiscutable maîtrise.

Naïs par le hongrois György Vashegyi
Direction magistrale, élégante, musclée, intense et dramatique



Comme c’est le cas de nombreuses productions récentes, c’est la direction artistique imposant des choix de chanteurs pas toujours pertinents qui malheureusement atténue la remarquable acuité de l’orchestre Orfeo et du choeur d’une impeccable force de précision. Ainsi Flore (Danielle Skorka) déçoit : pas très juste, elle rate ce fabuleux contraste où nous fait passer Rameau : après la déflagration des éléments primordiaux (Prélude : l’accord des Dieux) – terre, onde, ciel : soit Pluton, Neptune (ténor), Jupiter, se précise ensuite et se révèle dans une candeur retrouvée, ce paradisiaque élégiaque, dont le chef rétablit avec une élégance galbée, le raffinement de l’écriture. L’âpreté aigre du timbre de la soprano manque de corps dans son articulation. Dommage car l’évocation du

printemps souverain y éblouit par ses couleurs : plus que jamais ici, Rameau semble connecté avec la magie sonore des sphères, la puissante ivresse des saisons, le mystère flottant des délices naturels (belle jubilation pastorale de la gavotte, plage 18) qui du reste dévoile la vivacité du trait défendu par l'excellent Orfeo Orchestra. Vashegy y ajoute une acuité mordante et un parfum de fébrilité martiale (non encore totalement assagi par la présence de Flore) ; une vision, un geste qui convainquent totalement. Mieux que Rousset souvent raide et méticuleux, mieux que Niquet démonstratif et empoulé, le Hongrois serait-il le ramélien actuel le plus convaincant ? Ce nouvel accomplissement le laisse penser… On s'étonne qu'en France, aucun directeur de salle n'ait encore inviter chef, orchestre et choeur pour faire découvrir cette sonorité et cette pulsion exceptionnellement abouties.
Quel manque de curiosité. Et une absence navrante pour le public français privé d'une belle opportunité pour apprendre à aimer et redécouvrir les joyeux de son patrimoine baroque.



En bâtisseur des mieux inspirés, György Vashegyi sait articuler, varier, contraster et caractériser chaque épisode et ses enjeux émotionnels, d'autant que pour sait le diriger, Rameau éblouit par sa volubilité. La direction sait construire sans atténuer ni la continuité ni la singularité de chaque épisode. Avec aussi une belle ondulation, à la fois hédoniste et toujours d'un dramatisme clair (somptueuse chaconne pour

les lutteurs qui suit articulant le dramatisme du I, plage 38, par exemple où règnent le fabuleux galbe des bassons et des hautbois : plus de 6mn de liberté et d'imagination, orchestralement fabuleuses). Le Rameau poète, ciselant la soierie de son orchestre, se dévoile totalement ici. Il n'y a guère avant lui que Bruggen dans une suite magistrale, à posséder le nerf et l'ondulation, la fragmentation et la cohésion de Rameau.

Comme dans ses précédents cd baroques – Motets du Dijonais, **Isbé de Mondonville (lire notre critique de la création au MUPA de Badupest / mars 2016**, puis du cd qui a été édité dans le prolongement de cette fabuleuse recréation), le maestro établi à Budapest maîtrise les étagements et la structure, c'est à dire le sens architectural et spatial de la musique ramélienne, tout en accordant un relief d'une précision souvent royale à la caractérisation instrumentale de chaque situation. Voilà pour la maestrià du chef.

Tristes chanteurs

Dans une parure instrumentale aussi raffinée et aboutie, certains solistes ternissent le tableau : en une langueur à peine appuyée au début de l'acte I, le ténor **Reinoud von Mechelen**, malgré la beauté du timbre, la séduction de son émission, nous afflige d'une élégance un peu creuse qui pourtant doit exprimer le mystère de l'amour : de volage, il est en esclavage, totalement saisi. Quoi de plus fascinant qu'une déité éprouvée, bouleversée par le sentiment pur d'un amour mortel ? Alors surgit Naïs comme une flèche enivrée, babillant, nymphe comète (son apparition est une création très

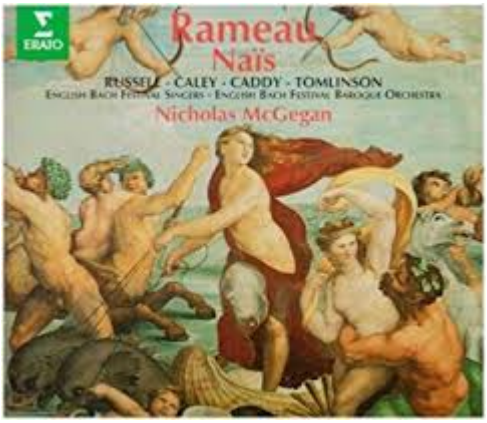
réussie dans le théâtre de Rameau) à laquelle le soprano minaudant et inarticulée de **Chantal Santon** n'apporte qu'une pâle et inaboutie incarnation. Comme pour Flore, là encore quel dommage. Voilà deux chanteuses mal choisies.
Elle aussi, dans son air isolé (« Tendres oiseaux »…), en dialogue avec les flûtes ornementées, suaves, piquantes, exprime ce même alanguissement à la fois impuissant et démuni face à un amour qui la désarçonne (il ne prodigue que des peines et des plaisirs absents). Difficile de croire à ce qu'en fait la chanteuse qui expédie toutes les nuances.
Plus convaincants car d'une sobriété qui les honore : les deux chanteurs graves : **Thomas Dolié** (Télénus, Pluton dans le Prologue), d'une noirceur qui souffre : simple, articulé, proche du texte (son Adamas, dans Isbé dirigé / révélé par le même chef avait marqué la production de mars 2016). Même appréciation pour le Palémon, froid, distant, et lui aussi très articulé, parfaitement linguistique, de **l'excellent Philippe-Nicolas Martin** dont nous suivons pas à pas les prises de rôles. Il fut un héraut bien chantant, dans **Lohengrin de Wagner donné à Nantes, d'une même précision juste et sans artifice (septembre 2016)**.

La scène 8 permet à Rameau d'atteindre une profondeur tragique, un chambrisme théâtral proche de Lully que beaucoup de commentateurs refusent de reconnaître chez le Dijonais : c'est un huit clos entre les deux âmes amoureuses languissantes, envoûtées l'une par l'autre Naïs et Neptune (ici le ténor s'améliore dans le sens d'une intention plus sobre et moins maniérée : il gagne en profondeur et en sincérité / air « Au dieu des mers, voulez vous plaire ? »).

En d'autres termes, le plateau vocal réunit reste bancal : les personnages clés de l'intrigue sentimentale, d'abord tragique puis heureuse et libre (scène 5 de l'acte III quand Neptune et Naïs se révèlent l'un à l'autre) sont trop lisses, polis, « jolis », affichant clairement un Rameau incapable de nuances et de profondeur psychologique (quel contresens) : les deux

solistes sont trop maniérés. Leur style contredit et la musique de Rameau, et l'excellente vision du chef, carrée, raffinée, nerveuse.

De fait, l'opéra catégorisé « Pastorale héroïque », saisit par la force tellurique de l'orchestre qui convoque les dieux majeurs de l'Olympe, Neptune, Pluton, Jupiter. L'intelligence de György Vashegyi redouble de séduction dans ce drame à la fois spectaculaire et intimiste dont Rameau a le secret et le génie.
Dommage que la direction artistique quand au choix des deux chanteurs (sans omettre Flore inaboutie) atténue notre enthousiasme (un vrai coaching vocal, spécialisé dans l'articulation du français baroque s'impose). Après tant de générations d'interprètes, après la Révolution baroqueuse, défendre encore ce style vocal dans le répertoire baroque où tout doit être intelligible, où la virtuosité vocale ne doit pas sacrifier la vraisemblance ni la justesse expressive, est un contresens malheureux. Mais sur le sujet de la déclamation française propre à Rameau, il est vrai que le défi est de taille. Et peu de chanteurs sont capables de le maîtriser. Heureusement deux chanteurs sauvent la mise ici : Thomas Dollié, – désormais aguerri à la caractérisation la plus nuancée, et son confrère, Philippe-Nicolas Martin.



Pour les amateurs, ciselant la partition de Naïs, un même engagement orchestral aussi saisissant, a été atteint / enregistré par **McGegan (édité chez ERATO**, en 1980, à connaître absolument). Avec **György Vashegyi**, nous tenons là les versions les plus convaincantes d'un ouvrage inclassable, irrésistible, où derrière la trame sentimentale et « pastorale », c'est la voix de l'orchestre que privilégie surtout le poète et le peintre, Rameau. D'abord les instruments, rien que les instruments.

L’acuité picturale et le dramatisme fluide que sait instiller et cultiver le chef suscite notre intérêt et justifie malgré nos réserves sur le plan vocal, le CLIC de CLASSIQUENEWS.

_____



CD, critique. RAMEAU : NAÏS (1749). György Vashegy / Orfeo orchestra. Dollié, Martin… 2 cd Glossa, MUPA, Budapest, mars 2017).

LIVRE événement, annonce. Sylvia Kahan : Winnaretta Singer-Polignac – Princesse, mécène et musicienne

(éditions les presses du réel, avril 2018)



LIVRE événement, annonce. Sylvia Kahan : Winnaretta Singer-Polignac – Princesse, mécène et musicienne (éditions les presses du réel, avril 2018). Héritière de l'inventeur de la fameuse machine Singer, Winnaretta (1865-1943) incarne un destin exceptionnel qui cristallise l'intelligence de l'argent quand il est piloté / inféodé à un goût réel, sincère pour les arts. Américaine de naissance (née à New York), la « fille à dollars » rejoint avec sa mère Isabella, veuve fortunée, le Paris de la Belle-Epoque, celle qu'a immortalisé Proust. Les personnes richissimes croisent leurs contemporains bien nés et à particules pour s'unir dans des mariages de raison qui permet à chacun de compléter ce qu'il apporte : le titre ou la fortune. Dans les salons très prisés – voire inaccessibles de l'élite parisienne (le modèle en est celui de la princesse Greffulhe, modèle de la Guermantes chez Proust), chaque « acteur » : aristocrate, « parvenu », artiste ou banquier ambitionne gloire et faveurs grâce à un réseau bien géré.
Rien de tel chez Winnaretta qui dès son jeune âge (18 ans), s'émancipe du foyer maternel, gère sa propre fortune, s'éloigne de l'influence pernicieuse échafaudée par son beau père (Victor, second époux de sa mère, aristocrate de pacotille mais véritable dépensier, et qui a peut être abusé de sa belle-fille…). Le texte de Sylvia Kahane, chercheuse new yorkaise dévoile les clés de la personnalité d'une jeune femme fortunée, surtout artiste authentique (peintre, admiratrice de Manet et de Sargent qui fait son portrait), protectrice et ami de **Gabriel Fauré**, et qui devient après son second mariage en

1892 avec **Edmond de Polignac** (très amoureux de sa jeune épouse dont il a le coup de foudre lors d'une soirée financée par la Greffulhe)), l'une des mécènes les plus avisées et influentes de son temps : commandant aux artistes visionnaires et alors jugés « trop modernes » : Chabrier (dont elle finance et organise la création de l'opéra Gwandoline dont ne voulait pas l'Opéra de Paris), Carriès (pour une porte de Parsifal qui ne vit jamais le jour), Fauré, d'Indy, Stravinsky, Nadia Boulanger, Satie (Socrate), le Retable de Maître Pierre de Falla, Poulenc (Concerto pour deux pianos), jusqu'à l'indomptable et décevant Verlaine, etc…
Sensible à la création de son temps, **Winnetta Singer devenue Princesse Polignac** affirme une intuition artistique et un idéal esthétique de premier plan, favorisant en musique : Wagner, JS Bach (dont elle apprécie les Cantates), et tous les compositeurs français de son temps, apportant un soutien financier et constant aux activités de la Société Nationale de Musique fondée par Saint-Saëns pour aider les compositeurs français à créer leurs oeuvres en public. Winnaretta se dévoile au fil des pages dans son intimité, sa sensibilité, un instinct de collectionneuse hors pair (elle achète de nombreuses toiles de grands maîtres dont évidemment Manet mais aussi Sargent et Monet…), une mélomane avisée qui partagea avec son époux Polignac, une âme d'artiste authentique.



A travers le portrait de la femme et de la mécène, se dessine l'ambiance du Paris des années 1890 à 1940. Le destin de Winnaretta compose une odyssée humaine exceptionnelle, pilotée par une exigence artistique atypique où les moyens mis en œuvre, certes considérable alors, sont inféodés au seul souci de la création. Cette intelligence à l'œuvre est le vrai sujet de la biographie historique, d'un apport considérable pour qui souhaite mieux connaître et comprendre comment la France wagnérienne et

Debussyste, jusqu'à la seconde guerre mondiale, est passée du post romantisme au modernisme le plus audacieux, soit de Massenet, Ravel, Saint-Saëns à Stravinsky et Poulenc. Le texte originel est paru à New York en 2006. Les éditions **la presse du réel** réalisent sa première traduction française. Publication événement. Grand article critique à venir sur **CLASSIQUENEWS / mag cd dvd livres**. Le livre reçoit naturellement **le CLIC de CLASSIQUENEWS du mois de mai 2018.**

_____



LIVRE événement, annonce. Sylvia Kahan : Winnaretta Singer-Polignac – Princesse, mécène et musicienne (éditions les presses du réel, avril 2018) – Traduit de l'anglais (américain) par Charles MoutonDennis Collins. Titre original : Music's Modern Muse – A Life of Winnaretta Singer, Princesse de Polignac (2006, éd. revue, University of Rochester Press). 17 x 20 cm (broché) – 808 pages (87 ill. n&b) – 42 € (prix indicatif) – ISBN : 978-2-84066-268-6 – EAN : 9782840662686. Illustration : Gabriel Fauré, protégé, ami, voire amoureux secret de la belle et exotique millionnaire Singer.

CD, critique. The Heart of Europe (1500-1750) – Il Giardino d'Amore (Pologne,

juillet 2015). GIARDINO D’AMORE



CD, critique. The Heart of Europe (1500-1750) – Il Giardino d’Amore (Pologne, juillet 2015). Comment réaliser un mixte entre ce goût de la spatialité sonore, avec percussions résonantes, à la Savall, et une vitalité des cordes recouvrée… dans le sillage de l’énergique Reinhardt Goebel ? Le voici, sous la conduite de l’excellent violoniste polonais **Stefan Plewniak**, – heureux fondateur de nombreux ensembles sur instruments d’époque, et qui à la différence de la majorité des ensembles ronflants, désormais bien identifiés en France, « ose », défriche des répertoires, ressuscite des perles musicales qui engagent un programme – forcément militant, associe d’autres phalanges (ici le choeur Corona Regni Poloniae – polonais) avec l’orchestre Il Giardino d’Amore (créé à Cracovie en 2016, établi à Vienne et à Cracovie) : entre Autriche et Pologne, c’est une suractivité qui suscite la surprise, la curiosité, et après écoute, l’enthousiasme.

Stefan Plewniak et Il Giardino d’Amore : le nouveau

son baroque

A l'heure où l'on regrette tant d'approches roboratives, plutôt ennuyeuses, – au sein de la jeune génération des baroqueux…, le geste plein d'allant, d'envie, de désir de Stefan Plewniak, qui a été formé aussi à Paris – après avoir été élève au Conservatoire de Cracovie (sa ville natale), permet d'espérer un renouveau de l'esprit baroqueux, plombé aujourd'hui par un confort tranquille, devenu lénifiant. Et si un vent nouveau réinsufflant au Baroque ce qu'il avait connu il y a 35 ans, et qu'il a perdu peu à peu, nous venait ici de Pologne, comme simultanément de Hongrie (voir ce que réalise à Budapest, le chef hongrois remarquable ramélien entre autres, Gyorgy Vashegy) ?

HISTOIRE MUSICALE POLONAISE, ENTRE ORIENT ET OCCIDENT…
Tempérament émergeant dans la sphère baroqueuse donc, le violoniste Stephan Plewniak et son ensemble Il Giardino d'amore abordent un répertoire qu'ils ont légitimité à jouer et interpréter : la musique polonaise baroque. Le programme éclaire un important patrimoine musical qui est lié à l'identité même du pays, convoité par les Turcs, entre Orient et Occident. L'évocation de l'invasion hongroise est d'ailleurs directement illustrée dans le Chant de l'asservissement de la Hongrie, texte très narratif et historiquement fouillé sur les exactions de l'occupant et pillard turc. Le chef et concepteur du programme offre ainsi un récapitulatif synthétique de l'histoire musicale polonaise, du XVIè jusqu'au (premier) XVIIIè (jusqu'à Gorzcycki, mort en 1734).
La palette est large puisqu'elle remonte au XVI ème quand les danses polonaises (intradas, pavannes, bransles,…) sont intégrées aux compilations et tablatures françaises, flamandes, germaniques… après les recueils pseudo hymnaires véhiculant les idées nouvelles de la Réforme, les jésuites (installés dès 1564) et la musique de la Contre-réforme

inspirent une importante littérature religieuse qui profite de l'engagement jésuite pour les arts : peinture, architecture, et surtout musique. Des écoles pour enfants pauvres, des conservatoires, des églises, leurs collèges et leurs orgues surgissent et se multiplient dans le pays, soulignant combien la Pologne catholique et romaine est le bras armé de l'Europe face aux menaces constantes de son voisin turc.

Les pièces choisies par Stephan Plewniak montrent à quel point la Pologne religieuse intègre immédiat les éléments du style concertant, la polychoralité et le sens dramatique (monodie accompagnée dans le style opératique), inventés par les Vénitiens dans la première moitié du XVII ème. En témoignent les partitions à la fois recueillies et majestueuses (intitulées souvent concerto même) de Zielenski dont les partitions parfaites… dans ce goût, son même imprimées dans la Città lagunaire.
Offertoria (à 7 et 8 voix) montre d'ailleurs la somptuosité d'une écriture parfaitement polychorale, vivante, articulée.
Quoi de plus brillant que de prendre le meilleur de ceux qu'on a soumis ? Vainqueur des Turcs en 1683, Jean III SOBIESKI ("hetman" du champ de bataille) repousse et pourchasse enfin les Turcs, stoppant ainsi net l'impérialisme ottoman en Europe. Il apprécie la musique des Janissaires- orchestres militaires Turcs, et les intègre dans le service ordinaire de sa cour. À la même période, le grand compositeur à la cour de Vienne, Fux (abordé ici) intègre lui aussi la riche percussion et les chalumeaux \ hautbois des Janissaires, exceptionnel alliage de timbres désormais exotiques-, dans Turcaria de 1701, clair paysage martial aux teintes et rythmes directement Turcs… Le Chef d'IlGiardino d'amore joue aussi la fameuse battaglia (1673) de Biber (dans le sillon de son maître Jordi Savall) : d'un rythme engageant, chaloupé, d'un entrain saisissant là encore. Rappelons que Biber fait de même que Zielenski en Pologne, il rapporte la majestueuse polychoralité vénitienne à Salzbourg pour le Dom, cathédrale de Salzbourg.
Enfin le programme met l'accent sur l'œuvre européenne du

compositeur Gorzcycki, mort en 1734 qui livre ainsi l'une des musiques les plus riches et éloquentes de l'art sacré à Cracovie au XVIII ème (il fut maître de chapelle à la Cathédrale de Wawel).
Les musiciens, instrumentistes et chanteurs, réunis sous la conduite de Stefan Plewniak affirment une belle souplesse collective, restituant sous le prétexte martiale et historique, toute la majesté sonore et l'activité chorale requises. Outre l'originalité des oeuvres choisies et ainsi révélées par le disque, la vitalité et la sincérité très habité du style, séduisent dans ce programme qui peut aussi se comprendre comme la révélation d'un nouvel ensemble sur instruments baroques, désormais à suivre.

_____

CD, critique. The Heart of Europe (1500-1750) – Il Giardino d'Amore (Pologne, juillet 2015).
GIARDINO D'AMORE / Stefan Plewniak, violon & direction

CD, réédition événement. WAGNER : le PARSIFAL sublime et ciselé de Solti (DECCA, 1972)

CD, réédition événement. WAGNER : le PARSIFAL sublime et ciselé de Solti (DECCA, 1972). 46 ans après son enregistrement, voici un Parsifal à la fois subtile et profond, dont le chant articulé et jamais appuyé des chanteurs, la couleur transparente, parfois suspendue de l'orchestre (somptueuse philharmonie de Berlin), la lecture affûtée défendue par le geste du maestro (alors à son meilleur car il ne sacrifie jamais l'éloquence sur l'autel de la pure démonstration)… réalisent en définitive une version de référence, légendaire même, avec celle de Karajan. Evidemment le choix des tempéraments lyriques, retenus par le chef hongrois marque profondément la vérité et la sincérité du message musical : brillent par leur humanité d'acteurs nés, au chant ciselé : le Titurel de Hans Hotter (diseur absolu), le Gurnemanz de Gottlob Frick, le Parsifal de René Kollo (dont le timbre a alors cette douceur adolescente très juste) ; l'incroyable Kundry de Christa Ludwig : sirène monstrueuse puis bête perdue, pêcheresse en quête du pardon… L'équilibre expressif, une retenue magicienne dans la direction font surgir ce miracle (cd3 / Acte III) inespéré d'un monde enfin sauvé par le pur et le chaste, celui qui sait compatir et souffrir avec chaque âme en souffrance; par son humanisme sincère.



Au moment où l'Opéra Bastille annonce une nouvelle production de Parsifal à Paris, dans une mise en scène qui ne promet pas d'être un événement (signée Richard Jones, à voir : Paris, Opéra Bastille, du 27 avril au 23 mai 2018), voici DECCA qui nous régale en rééditant en version remastérisée, la lecture

du grand magicien du son spatialisé, de l'acuité des timbres, de la séduction « hongroise » en un geste d'une précision toujours très musicale : **Georg Solti**. A Vienne en mars 1972, dans la Sofiensaal, **le maestro complète ainsi son cycle wagnérien au disque, initié de 1958 à 1964 (RING),** avec le Philharmonique de Vienne déjà, dans un Ring demeuré historique et visionnaire car ce fut la première intégrale enregistrée en stéréo (faisant alors les délices des mélomanes et le succès de la firme). Chez Solti, la somptuosité sonore est toujours au service de l'intention des situations et du sens profond des scènes. Souple et intérieur, le geste sait dévoiler sans l'épuiser l'activité souterraine (psyché) qui pilote chaque être (ample monologue sur la désolation du monde et de la société des chevaliers, par Gurnemanz au début du III).

Prenons l'exemple du CD3 : D'une grâce absolue et parfois portée par un abandon languissant (chant des filles fleurs prêtes à envoûter le jeune vierge Parsifal) : la seule voix si charnelle et comme blessée de **Lucia Popp** parmi les créatures de séduction colore toute la séquence d'un parfum d'une humanité inouïe, distillant un charme tenace ; on comprend que l'élu doive s'armer de résistance décuplée… avant sa confrontation avec la femme fatale, Kundry, dernière illusion ourdie par le mage Klingsor). Là encore le choix des voix s'avère profitable : l'acuité expressive de Solti ciselant un duo expressif d'une grande justesse : **Christa Ludwig** est au sommet de sa maturité vocale / voix mémorielle, voix faussement maternelle destinée à troubler le jeune homme, un temps perdu par cette confrontation imprévue.
Solti décuple un jeu lascif, faisant miroiter les timbres (bois et cordes) d'une subtile et pernicieuse volupté : **René Kollo** en son timbre d'une douceur angélique exprime alors l'innocence à l'épreuve du désir naissant : c'est pourtant à l'épreuve de ce feu mordant (le baiser de Kundry) que l'élu devient Parsifal, sa conscience aiguisée, sublimée par l'expérience de la compassion, puisqu'alors ayant résisté à l'assaut de la Femme sirène (*Ewig ewig von mir ! / morte,*

morte pour moi), le garçon comprend le sens de la blessure d'Amfortas, le roi-prêtre qui a été faible (Kundry l'a séduit antérieurement)… Parsifal ressent la souffrance de celui dont la douleur le bouleverse.
Puis c'est Kundry la souveraine pêcheresse, créature manipulée de Klingsor qui se repent, succombe face au joyau moral qu'incarne l'élu Parsifal… Un très grand moment de ce Parsifal historique, auquel Solti apporte une cristallisation sonore et musicale dans un chatoiement de couleurs et d'accents permis aussi par les excellents instrumentistes viennois. L'orchestre wagnérien, organe psychologique et émotionnel peut désormais en vagues et vertiges assumés, incarner les tourments de la culpabilité, et aussi, grand thème wagnérien, l'espérance d'une humanité meilleure.
La scène raconte ce grand bouleversement des âmes affrontées, finalement apaisées. Ce cri de Kundry (Ludwig détruite, avant l'immense Waltraud Meieer, son héritière directe) incarne la métamorphose suprême qui est à l'oeuvre : la musique porte et permet un éveil de la conscience, éclaire l'écoute par son appel à la transcendance morale et spirituelle. Solti l'a bien compris qui nuance tout l'orchestre au diapason de cette conception humaniste de l'art musical. MUST ABSOLU et évidemment CLIC de CLASSIQUENEWS du printemps 2018. A réécouter d'urgence si vous comptez aller assister au spectacle / Festival sacré, affiché à Bastille en avril et mai 2018.

_____

CD, compte rendu critique. WAGNER : PARSIFAL. SOLTI, Vienne 1972, réédition version remastérisé 24-Bit 96 Khz. 4 cd + BlurayDisc 483 2510 DECCA. CLIC de classiquenews, printemps 2018

CD, critique, compte-rendu : ” BESTIAIRE ” par Sabine Revault d’Allonnes et Stéphanie Humeau (1 cd ARTIE’S records – 2017)



CD, critique, compte-rendu : ” BESTIAIRE ” par Sabine Revault d’Allonnes et Stéphanie Humeau (1 cd ARTIE’S records – 2017). Deux artistes françaises **Sabine Revault d’Allonnes** (soprano) et **Stéphanie Humeau** (piano) se frottent ici au défi des textes et évocations poétiques inspirés par les animaux. En réalité c’est davantage qu’un bestiaire choisi … : une collection de pièces remarquables et intelligemment associées. Le programme convoque un jardin animalier aux postures, silhouettes, situations et paysages d’une irrésistible séduction. La sincérité et la justesse du geste rendent hommage à la multiplicité des sensibilités – compositeurs et poètes, retenus.

Ici, chaque pièce illustre à sa manière un comportement ou une attitude animale. Mais l’animalité identifiée s’apparente souvent aux sentiments et passions de l’âme humaine. Que ces oiseaux, animaux (cochons forcément « roses ») et petit cheval, sans omettre l’irremplaçable chat sur le toit, … et insectes… ont de raison (et d’enseignements) à nous

transmettre (écouter la dernière Coccinelle de Hugo mise en musique et avec quel génie par Bizet ! : « *les bêtes sont au bon Dieu, mais la bêtise est à l'homme* », sagesse hugolienne absolument bouleversante).

Les deux interprètes ont choisi scrupuleusement les pièces et leur enchaînement (rare exemple de perfection en la matière : on y passe du « Papillon » de Grieg, pour piano seul, au « Papillon et la fleur » de Fauré/Hugo, sans discontinuité de ton, sans rupture d'atmosphère) : les mélodies françaises et leurs héros soigneusement mis en scène sonore en 4 actes, sont associés à des préambules pianistiques, dont l'humour (le petit chien de Chopin en ouverture, qui trotte et s'agite, totalement revisité dans ce contexte si personnel) le dispute à des paysages au chromatisme d'un raffinement poétique absolu (« oiseaux tristes » de Ravel). Déjà « éprouvé » en concert, le programme a suffisamment plu et surpris pour être encore et encore peaufiné dans son développement musical et son déroulé dramatique, quitte à retirer des mélodies premièrement choisies puis remplacées, en un récital final dont le goût comme l'unité s'imposent.

Célébration de la mélodie française
Sublimes portraits animaliers



Stéphanie Humeau en précise l'articulation : allusivement, « *Le programme s'illustre en 4 parties : terre, eau, air volatiles et air insectes. De là s'est mis en place tout naturellement l'ordre des pièces avec pour chaque partie une introduction au piano afin de montrer que le clavier seul peut aussi, au travers de la ponctuation, des phrasés, des dynamiques, du tempo, évoquer certains traits d'animaux. Par exemple dans « papillon » de Grieg, on imagine très bien un papillon volant furtivement et se posant de temps à autres par un jeu léger, souple et volage… De même pour la valse de Chopin avec l'idée du petit chien qui court autour de sa queue. Pour les oiseaux tristes : nous sommes beaucoup plus dans l'imaginaire, le plaisir des sens, et les couleurs merveilleuses. Ravel a ce pouvoir de nous faire voyager par l'esprit au travers des couleurs, la volupté, les harmonies* ».

Dans ce sens, pour nous « Le petit cheval » de Séverac (et sa fin tragique, annonçant la mort de la bien aimée après un pas d'inquiétude) et surtout « le chat sur le toit » de Mel Bonis…comme les Alcyons de Massenet, sont de véritables découvertes, joyaux méconnus d'une collection dont la valeur se révèle de séquence en séquence. Comme le surprenant (et vert) « Colibri » que l'on apprend à réécouter par les teintes miroitantes du piano et l'engagement enchanteur du soprano disant : « *sa linéarité expressive, langoureuse, une mesure à 5 temps, et une mélodie extraordinaire* » (dixit Stéphanie Humeau), autant d'épisodes qui inspirent là encore une réalisation aussi convaincante qu'onirique, le timbre de la cantatrice exprimant cette mélancolie suspendue toute en délicatesse, propre au meilleur Chausson, d'un orientalisme filigrané (qui se souvient aussi de Gounod).

Têtes à l'envers (sur le visuel de couverture), mais engagement total et très juste, les deux interprètes suscitent l'adhésion dans ce programme riche et équilibré, dédié aux incontournables de la mélodies, comme révélateur de joyaux moins connus… ; le chant / piano dialogue à juste titre, permettant à chacune d'exprimer dans sa palette expressive étendue, tout ce qui rapproche l'animal de l'homme : le bestiaire dont il est question servi par d'admirables talents poétiques et littéraires et non des moindres (Lecomte de Lisle, Hugo, Apollinaire, Jules Renard,…) marque l'esprit et l'écoute car ces bêtes là – oiseaux, poissons ou insectes (« La cigale » de Chausson / L. de Lisle) sont plus humains que les hommes eux-mêmes (la Coccinelle de Hugo déjà citée – en sa morale imprévue, impertinente et sincère, qui referme le cycle). Le piano seul y creuse des évocations à la fois légères et nostalgiques aux climats rêveurs d'une absolue fantaisie, où jaillissent comme des poésies uniquement musicales, de purs paysages intérieurs (les sublimes « Oiseaux tristes » de Ravel déjà cités, y répondent aux « Poissons d'or » de son contemporain et si proche en pensée et inspiration, Debussy).

L’immersion poétique est totale, magnifiquement assumée, grâce au soprano riche, ample, incarné de **Sabine Revault d’Allonnes**, capable aussi de graves quasi lugubres pour l’Albatros de Chausson (d’après Baudelaire, la seule mélodie originellement destiné à un alto et heureusement transposé pour le récital).

Le choix des pièces souligne aussi ce goût très sûr des textes, souvent des raretés intenses et dramatiques - (tristement tragiques : Les Alcyons de Massenet), ou pittoresques attendries (la très narrative « Pastorale des cochons roses » de Chabrier).

La prosodie naturelle et souple s’accorde idéalement au génie mélodique de Reynaldo Hahn (« Le rossignol des lilas »), comme elle éblouit littéralement dans « Paon » de Ravel ou La Coccinelle version Bizet (versus Saint-Saëns), et l’on rend justice au talent défricheur des deux interprètes de nous dévoiler la magie du fugace et du vivace telle qu’elle s’exprime dans l’évocation du chat de Mel Bonis (« Le chat sur le toit »). Tout cela est bien dit, évoqué, suggéré. La délicatesse des évocations au piano (**Stéphanie Humeau**) – léger et aérien sans omettre aucune des nuances douloureuses voire tragiques de textes remarquablement choisis (écoutez l’étonnante « Cigale » du même sublime Chausson); et concernant le soprano charnel, habité de **Sabine R. d’Allonnes** : le travail sur la couleur des textes, le fini accordé à la sublime prosodie de « Paon » (Ravel) par exemple… soulignent dans ce parcours animalier, toute la tendresse des compositeurs pour la gent animale. Leur écriture respective, facétieuse, amusée, – cynique (Ravel), fulgurante (brillantes pochades chez Poulenc) ne pouvait trouver meilleures ambassadrices. Du tact, et un vrai métier (Sabine Revault d’Allonnes connaît les défis de la prosodie française pour avoir déjà dédié plusieurs albums monographiques à Massenet ou Pierné par exemple) : voilà qui stimule notre appétit d’en écouter davantage s’agissant des mélodies françaises. Programme risqué, réussi, superlatif.

_____

CD, annonce. BESTIAIRE. Stéphanie Humeau, piano / Sabine Revault d'Allonnes (soprano). Mélodies françaises, pièces pour piano : de Chopin, Chausson, Bizet et Chabrier… à Poulenc et Ravel – 1 cd ARTIE'S records – enregistrement réalisé en juillet 2017 (Bourg la Reine) – Durée : 1h01. CLIC de CLASSIQUENEWS d'avril 2018. Parution : le 9 avril 2018.

_____-

AGENDA / CONCERT

Concert de sortie / Programme du cd » Bestiaire « , PARIS, Mairie du IIIè arrdt – 2, rue Eugène Spuller, 75003 PARIS, le 24 avril 2018, 19h30 – INFORMATIONS et **RESERVATIONS** : https://www.facebook.com/BestaireMusical/



CD, coffret, compte rendu. The CHRISTA LUDWIG edition (12 cd DG Deutsche Grammophon)

CD, coffret, compte rendu. The CHRISTA LUDWIG edition (12 cd DG Deutsche Grammophon).



L'amplitude expressive et stylistique de la mezzo diva, star interprète chez Universal fait l'objet de ce coffret plus qu'alléchant de 12 cd, où l'éditeur a pris soin de sélectionner quelques pages parmi les plus emblématiques de la carrière de la cantatrice, dans le fonds des archives maison, soit les bandes enregistrées pour Decca, Philips, Deutsche Grammophon. Dans un style aujourd'hui dépassé sur le plan de la réalisation instrumentale et des équilibres sonores, voici Bach version Richter (Saint-Matthieu) et Karajan (Messe en si) ; déjà la très subtile musicienne vif argent y délivre une leçon de legato et de nuance expressive au service de la ferveur du Cantor de Leipzig (cd1). Puis une sorte de focus est réservé à sa collaboration avec 3 chefs d'importance : Karajan, Böhm, Bernstein. Le grand répertoire lyrique et romantique : R. Strauss (La femme sans ombre / Die Frau ohne Schatten), Der Rosenkavalier (Le Chevalier à la rose / Octavian, Quinquin), Tristan und Isolde de Wagner (Brangaine), mais aussi Cosi fan tutte (Dorabella), sans omettre des lieder avec orchestre de Mahler, ou le fameux Candide de Bernstein… sont des accomplissements devenus (à juste titre) légendaires.



Chez Wagner, l'anthologie permet les comparaisons dans un même rôle : Waltraute (pour Solti en 1964, ou Karajan en 1969), Fricka (Solti en 1965, ou plus proche de nous, Levine en 1987)… Le velouté ambré, ourlé, somptueux de la mezzo berlinoise enchante ici et là, avec une intelligence musicale et une qualité d'émission exceptionnelle. Parmi les autres pépites de ce coffret complet – véritable synthèse récapitulative pour une grande dame du chant, soufflant ainsi ses 90 ans en 2018, citons aussi Le Chateau de Barbe-Bleue

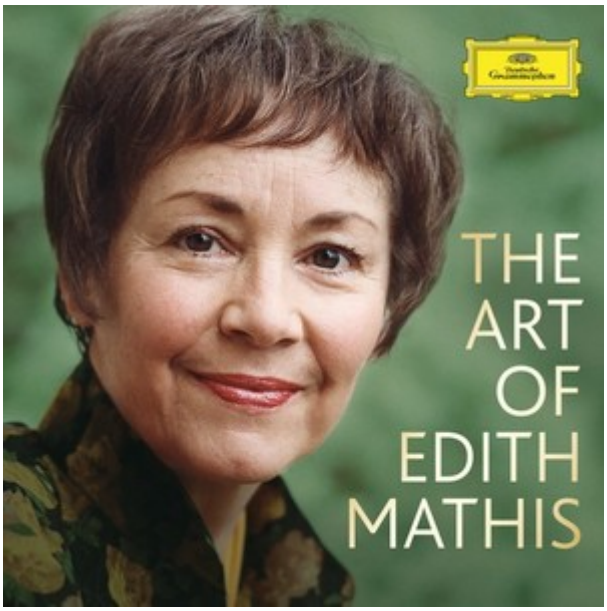
(Kertesz), et évidemment, sujet des 4 derniers cd : l’art millimétré, nuancé de la diseuse, interprète légendaire dans le lied. Il faut encore et toujours écouter ses Schubert (Winterreise), Schumann et surtout Wolf auquel elle offre une clarté mélancolique qui dépasse la sophistication trop maniérée de sa consoeur soprane Schwarzkopf (à tort célébrée tant et tant chez Wolf).
11 cd à posséder d’urgence.

_____

CD, coffret, compte rendu : critique. The Art of Edith Mathis (7 cd DG Deutsche Grammophon)

CD, coffret, compte rendu : critique. The Art of Edith Mathis (7 cd DG Deutsche

Grammophon)

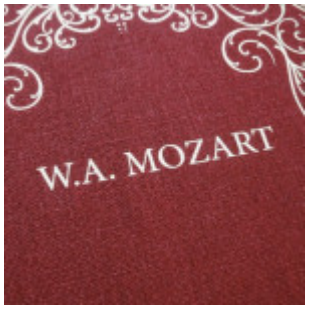


CD, coffret, compte rendu : critique. The Art of Edith Mathis (7 cd DG Deutsche Grammophon). On fête en février et mars 2018 et les 90 ans de l'immense mezzo Christa Ludwig, et aussi chez le même éditeur, les 80 ans de la suissesse et soprano, née à Lucerne, **Edith Mathis**. Fine mozartienne, « La Mathis » aura surtout bénéficié de l'aile protectrice du chef Karl Böhm : divine Cherubino (comme le sera une Cotrubas et bientôt Bartoli), … la mozartienne se risque aussi et avec beaucoup d'élégance et de mesure (parfois trop lisse… tel fut le reproche énoncé à son égard, face à un métier si solide pourtant indétectable car il semble naturel et évident), chez Mahler (Symphonies 2 et 8 sous la baguette ahurissante et inspirée de Kubelik), chez Weber (Der Freischutz, version légendaire signée Carlos Kleiber). Comme son ainée, Christa Ludwig, Edith Mathis fut une diseuse hors pair, complice des Peter Schreier ou Dietrich Fisher Dieskau, dans l'art du lied (Liebeslieder-Walzer opus 52, 65 de Johannes Brahms), où jaillit une intuition très nuancée chez Wolf.

_____

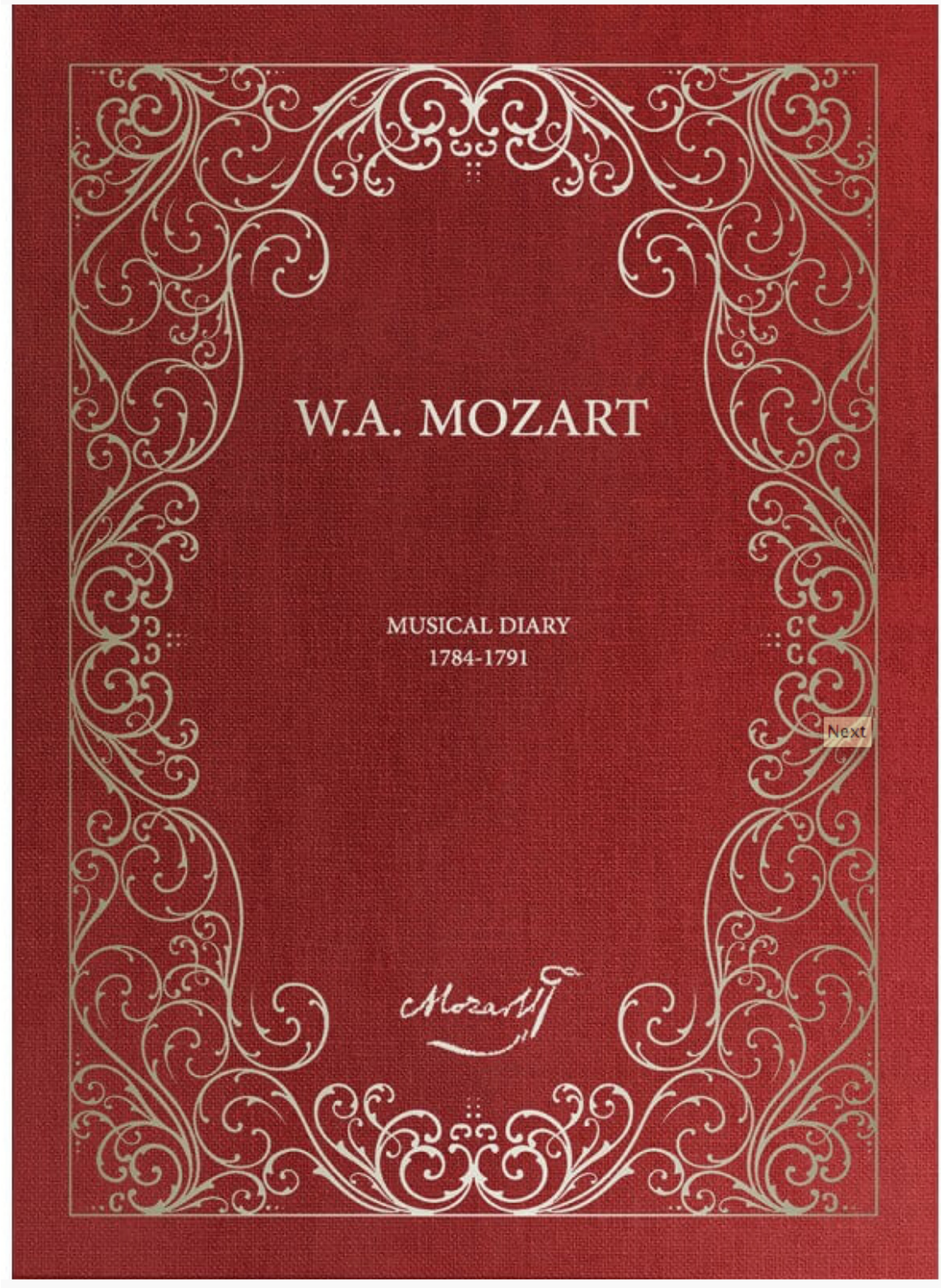
CD, coffret, compte rendu : critique. The Art of Edith Mathis (7 cd DG Deutsche Grammophon).

Publication, fac similé, événement. Carnet / Verzeichnüss aller meiner Werke de Wolfgang Amadeus MOZART (Editions des Saint-Pères)



Publication, fac similé, événement. Carnet / Verzeichnüss aller meiner Werke de Wolfgang Amadeus MOZART (Editions des Saint-Pères). L'éditeur de manuscrit Saint-Pères édite en grand format le journal personnel de Mozart, son carnet qui contient ses partitions achevées, de 1784 à sa mort.

Dans son **Carnet personnel**, autographe exceptionnel, écrit pendant 7 années et jusqu'à 3 semaines avant sa mort (**de février 1784 à sa mort en 1791**), le divin Mozart nous a laissé un éclairage saisissant sur les dernières années de sa vie si courtes et si intenses. Des portées manuscrites, des séries de mélodies, de partitions annotées… Ainsi Wolfgang se dévoile au fil d'une écriture sensible, frénétique, sans ratures. Les éditions des Saint-Pères éditent le fac similé de ce manuscrit personnel qui permet de (re)découvrir l'atelier musical du génie salzbourgeois, dans l'intimité de son travail. Jusqu'à sa mort à 35 ans en 1791, Mozart regroupe l'essentiel de ses recherches musicales, synthétise une partie importante de ses réalisations. C'est un journal de bord à la fois méticuleux et emblématique de son processus de création et de composition.


W.A. MOZART
MUSICAL DIARY
1784-1791
Next
Mozart

Le Carnet – intitulé ***Verzeichnüss aller meiner Werke***, ou Répertoire de mon travail – témoigne de l'âge d'or, en termes créatifs, de la vie du musicien. Mozart le tient scrupuleusement à jour, et de façon chronologique; les morceaux connus côtoient les partitions mineures mais ce sont toutes des compositions achevées qui y sont déposées – c'est la raison pour laquelle le Requiem n'y figure pas.
Deux quatuors dédiés à son ami Haydn, Les Noces de Figaro en collaboration avec Lorenzo Da Ponte, la sérénade Une petite musique de nuit, un Adagio en B mineur pour piano, la Symphonie n°40 en sol mineur (bouleversante apothéose de son génie symphonique, déjà préromantique), l'ouverture de La Flûte enchantée… ultime chef d'oeuvre lyrique composé simultanément à son dernier seria, La Clemnza di Tito. Le manuscrit provient de la Stefan Zweig Collection – un fond constitué par l'écrivain autrichien, enrichi ensuite par ses héritiers à Londres. Le Carnet, acheté par Zweig aux enchères en 1935, fut confié au British Museum en 1956 puis à la British Library en 1986.

Le père de Wolfgang, Leopold, qui avait jadis établi une liste des compositions de son fils entre ses 7 et 12 ans, et avec lequel Mozart séjourna à Salzburg peu de temps avant de commencer le Carnet, fut probablement à l'origine de cet esprit d'inventaire. À la même époque, Mozart commence aussi à tenir des comptes très précis de ses revenus – issus de concerts, de leçons particulières, de séries symphoniques et des créations de ses concertos pour piano, etc. Son train de vie à Salzbourg est bien documenté de cette façon.

Organisation de l'inventaire autographe



Sur la page de gauche, Mozart indique la date de la composition, son titre et les instruments requis. On y trouve aussi parfois le nom des instrumentistes et des chanteurs auxquels elle est destinée : Aloysia Lange, dont Mozart fut amoureux ; Josepha Hofer, première interprète de la Reine de la Nuit… Sur la page de droite, l'incipit de la partition qui est noté.

Certaines numérotations ou signets, à l'encre noire ou marron, sont sans doute des ajouts ultérieurs de sa femme, Constanze, ou de l'éditeur Johann André.

Quelques entrées correspondent à des partitions perdues ou détruites. Enfin, certains incipit diffèrent des partitions « officielles » : Mozart s'autorise des corrections tardives, sur partitions (hors Carnet). De même que les dates du Carnet sont parfois en décalage : il arrive à Mozart de faire jouer un morceau avant de le répertorier, ou de reprendre des compositions antérieures à 1784 pour les retravailler.

Le Catalogue / Répertoire personnel est donc édité en fac-simile : s'y dévoile dans son immédiateté la formidable écriture du compositeur de génie, première source d'admiration et de renseignement pour les amateurs, chercheurs, historiens, musicologues. La qualité de l'édition, le soin apporté à la publication des feuilles originelles du manuscrit britannique sont remarquables.

_____



FAC SIMILE, manuscrit, événement. W.A. Mozart, Carnet 1784-1791, Éditions des Saints-Pères. 1000 exemplaires numérotés, parution **le 26 mars 2018**.

Coffret en Français, Allemand, Anglais. Edition fac similé évènement, CLIC de CLASSIQUENEWS d'avril 2018

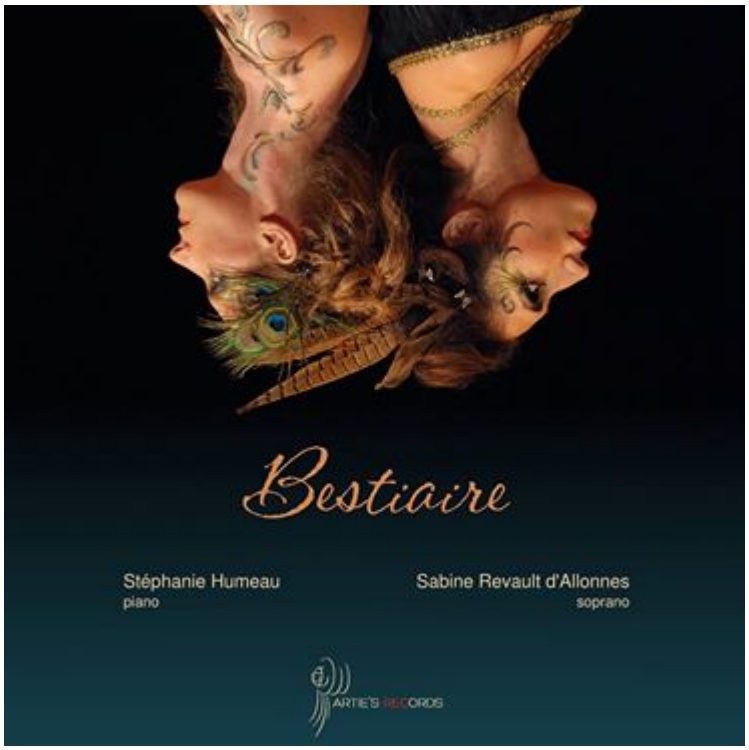
CD, CONCERT : » BESTIAIRE » par Sabine Revault d'Allonnes

et Stéphanie Humeau



PARIS. CD, CONCERT, annonce. BESTIAIRE : R. D’ALLONNES / HUMEAU, le 24 avril 2018. Deux artistes françaises se frottent ici au défi des textes et évocations poétiques inspirés par les animaux. En réalité c’est davantage qu’un bestiaire choisi, une collection de pièces remarquables et intelligemment associées. Le programme convoque un jardin animalier aux postures, silhouettes, situations et paysages d’une irrésistible séduction. La sincérité et la justesse du geste rendent hommage à la multiplicité des sensibilités – compositeurs et poètes, retenus.

Bestiaire par Sabine Revault d’Allonnes et Stéphanie Humeau
Surprises et enchantement d’un jardin animalier



Têtes à l'envers (sur le visuel de leur cd « Bestiaire »), mais engagement total et très juste, les deux interprètes **Sabine Revault d'Allones** (soprano) et **Stéphanie Humeau** (piano) suscitent l'adhésion dans ce programme riche et équilibré, aux incontournables de la mélodies comme révélateur de joyaux moins connus… ; le chant piano dialogue à juste titre, permettant à chacun d'exprimer sur sa palette expressive étendue, tout ce qui rapproche l'animal de l'homme : le bestiaire dont il est question servi par d'admirables talents poétiques et littéraires et non des moindres (Lecomte de Lisle, Hugo, Apollinaire, Jules renard,…) marque l'esprit et l'écoute car ces bêtes là – oiseaux, poissons ou insectes (« La cigale » de Chausson / L. de Lisle) sont plus humains que les hommes eux-mêmes (la Coccinelle de Hugo – en sa morale imprévue, impertinente et sincère, qui referme le cycle). Le piano seul y creuse des évocations à la fois légères et nostalgiques aux climats rêveurs d'une absolue fantaisie, où jaillit comme des poésies uniquement musicales, de purs paysages intérieurs (les sublimes « Oiseaux tristes » de Ravel par exemple y répondent aux « Poissons d'or » de son contemporain et si proche en pensée et inspiration, Debussy).
L'immersion poétique est totale, magnifiquement assumée, grâce au soprano riche, ample, incarné de Sabine Revault d'Allonnes, capable aussi de graves quasi lugubres pour l'Albatros de Chausson (d'après Baudelaire).
Le choix des pièces souligne aussi ce goût très sûr des textes, souvent des raretés intenses et dramatiques - (tristement tragiques : Les Alcyons de Massenet), ou

pittoresques attendries (« Pastorale des cochons roses » de Chabrier). La prosodie naturelle et souple s'accorde idéalement au génie mélodique de Reynaldo Hahn (« Le rossignol des lilas »), et l'on rend justice au talent défricheur des deux interprètes de nous dévoiler la magie du fugace et du vivace telle qu'elle s'exprime dans l'évocation du chat de Mel Bonis (« Le chat sur le toit »). Tout cela est bien dit, évoqué, suggéré : sens du mot, complicité piano / voix… le cocktail et l'art des enchaînements (Du Papillon de Grieg, pour piano seul, au « Papillon et la fleur » de Fauré/Hugo) captivent de bout en bout. Chapeau bas : le programme ainsi conçu est à la fois divers, puissant, original.

_____

CD, annonce. BESTIAIRE. Stéphanie Humeau, piano / Sabine Revault d'Allonnes (soprano). Mélodies françaises, pièces pour piano : de Chopin, Chausson, Bizet et Chabrier… à Poulenc et Ravel – 1 cd ARTIE'S records – enregistrement réalisé en juillet 2017 (Bourg la Reine) – Durée : 1h01. **CLIC de CLASSIQUENEWS d'avril 2018**. Parution : le 9 avril 2018.

CONCERT

Concert de sortie du cd BESTIAIRE, **mardi 24 avril 2018, 19h30, Mairie du 3ème ardt,** suivi d'un cocktail – 2 rue Eugène Spuller, 75003 Paris – informations : 06 84 22 23 38 sabine_revault@hotmail.com / shumeau@gmail.com

APPROFONDIR

Facebook
https://www.facebook.com/BestaireMusical/

Artie's records
https://www.arties-group.com/discographie

la page dédiée du site de SABINE REVAULT D'ALLONNES
http://sabinerevaultdallonnes.com/bestiaire

Qobuz
https://www.qobuz.com/lu-fr/album/bestiaire-sabine-revault-dallonnes-and-stephanie-humeau/trip89t0455kc

Fnac
https://musique.fnac.com/a11560205/Frederic-Chopin-Bestiaire-CD-album



LIVRE, événement, critique: Jacques Offenbach : Voyage en Amérique (Le Castor Astral)



LIVRE, événement. Jacques Offenbach : Voyage en Amérique (Le Castor Astral). Dans sa collection « *Les Inattendus* », L'éditeur inspiré, **Le Castor Astral** surprend très favorablement en publiant un texte que l'on connaissait par bribes ou par fragments contextualisés ; ici, place au texte intégral, soit une narration qui renforce l'acuité de l'observateur Offenbach, dont le monocle acéré dévoile durant l'année 1876, un esprit affûté, prêt à croquer les faits et gestes de ses contemporains, habile à repérer répliques, formules, mouvements et figures représentatifs de la « bonne » société dont il est un témoin mordant, critique, explorateur. Le texte est d'autant plus révélateur qu'il s'inscrit dans la dernière partie de la vie du compositeur : celui qui a fait danser le Second Empire dans les années 1850 / 1860, a donc livré ses meilleures comédies bouffes (le sommet en serait *La Grande Duchesse de Gerolstein*, de 1867), et après Sedan et la chute de l'Empire français, songe à se faire oublier. Peu voyageur et guère mobile, Offenbach répond cependant à l'invitation de deux imprésarios de New York qui lui offrent une pension de 1000 dollars par soirée s'il accepte l'idée d'une tournée en Amérique du nord, soit 30 concerts en 2 mois pendant l'exercice 1876. Or le fondateur des Bouffes-Parisiens (1855), doit se refaire : il a beaucoup perdu avec l'invention d'un nouveau genre, successeur de l'opéra bouffe, « l'opéra bouffe féerie » (*Le voyage dans la lune*) car la sauce ne prend pas au près d'un public de plus en plus volage, inconstant, oublieux ; après 1870, Offenbach reste considérablement endetté.

Le journal de ce voyage-tournée indique le tempérament analyste d'un Offenbach qui s'il a transmis une bonne part de sa créativité lyrique, n'en a pas pour autant épuisé sa verve ni son sens de la facétie critique. Plus d'une fois dans ce périple, le compositeur se montre narrateur espiègle et amusé

par ce qu’il observe : autant de situations et de pittoresque qui renvoient à sa propre création sur les planches. Le voyageur se plaît à développer et affiner de page en page, d’épisode en situation, la finesse de sa curiosité aventureuse. Les compositeurs écrivains aux côtés de Berlioz ou de Debussy sont suffisamment rares pour être signalés et amplement appréciés : reportez vous donc à la propre prose d’un Offenbach enfin révélé. L’écrivain croque le monde américain avec l’appétit et la drôlerie que le compositeur aime à intégrer dans sa forge opératique. Humour et générosité.

_____



LIVRE, événement. Jacques Offenbach : VOYAGE EN AMERIQUE, (1876) – Préface de Pierre Brévignon – titre originel : « Notes d’un musicien voyageur » / Editions La Castor Astral / Collection : « les Inattendus » (avril 2018) –
EAN13 – 9791027801589 / ISBN : 979-1-02-780158-9
Éditeur : Le Castor Astral / Date de publication : 05/04/2018
Collection « LES INATTENDUS »
304 Nombre de pages – Dimensions : 19 x 12 x 1 cm – Poids : 215 g